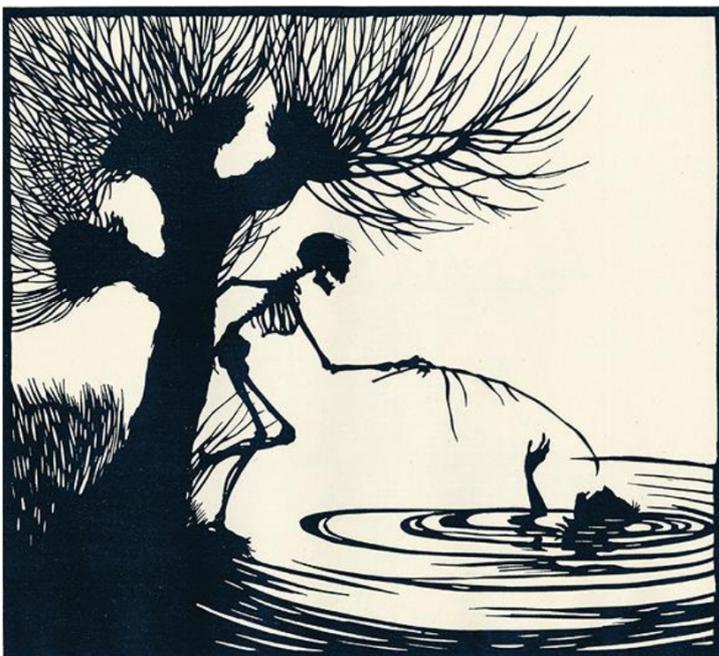


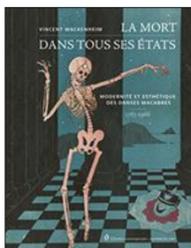
LES LECTURES DU MOIS



La Mort par noyade, papier découpé de Walter Draesner, 1922

Fascinantes danses macabres

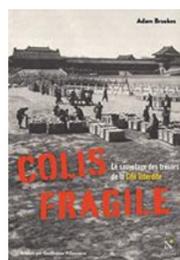
Il y a ces squelettes rieurs qui, vêtus à la mode de l'époque, interviennent dans un jeu amoureux ou une partie de cartes, s'installent à la table d'écoliers, enrôlent de jeunes hommes dans l'armée, s'immiscent dans la peau d'une nourrice, montent à bord d'une montgolfière, entraînent les mortels dans une ronde carnavalesque ; il y en a d'autres, plus silencieux et angoissants, dont l'ombre géante plane au-dessus d'un train ou dont la main osseuse, seule, dépasse du rideau du théâtre noir de la comédie humaine... La mort a mille et un visages, mais son refrain est toujours le même. Elle vient sonner la fin de la partie. Inéluctable, terrifiante, sujet tabou en Occident, la mort, soulignait en 1865 le critique d'art et écrivain Jules Champfleury, est « antipathique à nos débiles tempéraments. Et ses images sont reléguées aux rayons secrets des bibliothèques. » L'éditeur, auteur et érudit Vincent Wackenheimer, ancien directeur général des éditions du Rocher, en charge de La Documentation française, a bravé l'interdit et s'est penché sur ces danses macabres modernes qui, reprenant l'héritage de l'imaginaire du Moyen Âge, surgissent sans crier gare dans les dessins et gravures des artistes de la fin du XVIII^e siècle jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, intégrant de nouvelles thématiques sociales et politiques, révélant au grand jour l'absurdité des grands conflits mondiaux qui déciment l'humanité. De la Danse des Morts grinçante signée Johann Schellenberg (1785) à celle, maniérée et rugueuse, du graveur HAP Grieshaber (1966), le lecteur se retrouve entraîné au fil des pages dans une étourdissante farandole où il croise les visions fascinantes aux fonctions cathartiques de virtuoses du genre tels



Alfred Kubin, Frans Masereel, Joseph Sattler, Daniel Chodowiecki, Lucien Laforge, Hans Meyer... Où les mots et les images, indissociables, résonnent intensément pour donner à voir, avec humour, ironie, poésie, beauté et laideur, celle que l'on refuse trop souvent de regarder en face. Une lecture mortelle. Daphné Bétard

La Mort dans tous ses états – Modernité et esthétique des danses macabres, 1785-1966

par Vincent Wackenheimer • éd. L'Atelier contemporain • 944 p. • 39 €



Colis fragile
Le Sauvetage des trésors de la Cité interdite
par Adam Brookes
éd. Nevicata
384 p. • 23 €

La grande marche des trésors impériaux chi

La Chine impériale a produit qu de trésors, conservés pendant c siècles au sein de la Cité interdil de Pékin, devenus objets de cor au XIX^e siècle puis pillés par les occidentales occupantes. Les r vestiges ayant échappé à ces ra connu un destin chaotique. Pou à partir des années 1920 et jusc 1949, date de la proclamation d République populaire par Mao Z les richesses des palais de la ca allaient voyager dans tout le pay suivant les soubresauts des cor contre le Japon d'abord, puis lo de la guerre civile. Adam Brooke entraîne dans cette folle aventu rendue possible par le dévouer conservateurs de musée et hist de l'art chinois, qui ont mis un p d'honneur à protéger ces symb de la splendeur passée. Pierre M



Faudrait peut-être recadrer – Petites pensées féministes dans un monde plutôt genré
par L'Indéprimeuse
éd. de La Martinière
144 p. • 14,90 €

Quand la typographie sort du cadre

Au milieu de l'ouvrage, sur une couverture de livre rappelant cel de Gallimard, le titre *l'Histoire de et les femmes* est en partie effac comme gommé par une force invisible... Multipliant les aphorism gringants, les calembours poétic ou les jeux de mots et s'amusan des possibilités des signes de ponctuation, L'Indéprimeuse maison d'impression dirigée par sœurs Davina et Felicia Sammar fait de la typographie un féminis à l'humour ravageur et à l'imagi débridée dans cet ouvrage savo forcément hors cadre. DB



Vendre son art
De la Renaissance à nos jours
par Sophie Cras & Charlotte Guichard
éd. Seuil
352 p. • 29,90 €

Le marché de l'art vu par les artistes

Le commerce de l'art est le plus souvent abordé du point de vue marché (galeristes, collectionne institutions) en occultant celui de l'artiste. Partant du principe ce dernier se plaçait au-dessus c contingences matérielles, les éti en oubliant son rôle premier. C tord le bras aux idées reçues et f lui, bien plus qu'un simple spect malheureux, un acteur à part en marché. À l'image du peintre Th Chassériau écrivant à son frère en 1840 : « Je désire faire beaucc de portraits pour me faire connz d'abord, gagner de l'argent ensu d'acquérir l'indépendance néce: qui me permettra d'accomplir le devoirs d'un peintre d'histoire. »